



*Peter Sloterdijk, né en 1947, professeur de philosophie et d'esthétique à l'École Supérieure de graphisme de Karlsruhe dont il a été le président (2001-2015). Auteur de nombreux livres. Prochaine publication en France : Après nous le déluge, Payot, octobre 2016.*

## **Un philosophe allemand parle de l'Union Européenne après le Brexit...**

Dans le quotidien des milieux d'affaires *Handelsblatt* des 15-17 juillet est paru un long texte de Peter Sloterdijk (p. 44-51, sur plusieurs colonnes). L'auteur de la *Critique de la raison cynique* (1983), de tempérament plutôt conservateur, lecteur admiratif, mais critique des grands penseurs et utopistes français (*Ma France*, 2015), manifeste une certaine tendance à la provocation. Cela lui a valu d'être taxé d'eugéniste à la fin du siècle dernier par Jürgen Habermas – alors que, non sans maladresse, il plaidait pour la réhabilitation de l'idée d'élite (intellectuelle) contre un certain nivellement par le bas. On a reproché récemment à Sloterdijk de partager les thèses xénophones du parti AFD (Alternative pour l'Allemagne) parce qu'il a dirigé la thèse de l'un de ses cadres, un raisonnement absurde qu'il réfute avec vigueur et conviction, aussi dans le texte dont il est question ici. Ce texte s'en prend au populisme, la « manifestation agressive de la simplification ». Le virus du GREXIT a muté en BREXIT. La sortie d'un pays, que Churchill en 1946 n'incluait d'ailleurs pas dans ces États-Unis d'Europe qu'il appelait de ses vœux, est la conséquence d'un vote où un bon tiers des électeurs a souhaité sortir de l'Union, tandis que près du double a souhaité rester ou s'est abstenu. Les masses électorales se laissent manipuler par des politiciens peu sérieux qui considèrent les nations comme des jouets, un phénomène que Sloterdijk appelle la « démocratie expérimentale ». Le populisme, c'est aussi la contagion d'un mal qui consiste à vouloir mettre l'incompétence au pouvoir. Le populisme l'a emporté en Grande-Bretagne parce qu'il a réveillé ceux pour lesquels l'indépendance vis-à-vis de l'Europe n'est qu'une manière d'exprimer le puissant désir de s'abstraire du réel. Malheureusement il faut bien constater que la « démocratie expérimentale » n'est qu'en superficie un champ où s'échangent arguments et contre-arguments, en réalité elle est une tension permanente entre « épidémies stratégiques » et « vaccinations ». Que faire ? Certainement pas céder à son tour à la tentation populiste en réclamant, comme fait Sigmar Gabriel, vice-chancelier et leader du SPD, une « refondation de l'Europe », ou pire encore une « démocratisation ». La force de l'Europe, c'est celle d'être un système de coopération fondé sur le partage des avantages matériels et des « valeurs ». Ce système a su se rendre indépendant des humeurs et des désirs changeants de ses membres. Pour la première fois une grande structure politique, qui n'est pas un Empire, atteint un degré de cohésion tel qu'il lui permet d'envisager sa permanence. L'Europe dépasse en population les USA (si divisés) et, malgré tous ceux qui prédisent sa dissolution, de la Turquie (en colère) à la Russie (vexée), sa

médiocrité imperturbable s'affirmera face à tous les autres projets impraticables. Quant à la Grande-Bretagne, des accords bilatéraux, pour le moins compliqués, remplaceront des règles de vie commune presque aussi compliquées. L'Union Européenne affronte en son sein des forces auto-destructrices. Or, il est impossible de négocier avec les gens qui veulent s'abstraire du réel. L'Union réussira assurément le test, mais il faudra apprendre à opposer la résistance des adultes à la volonté de mettre l'irresponsabilité et l'incompétence au pouvoir. François GENTON.